

Il n'y a que les grandes âmes qui puissent juger les grandes choses.

Quelques jours avant ta naissance, on s'occupait de ton berceau : quelques années avant l'heure de ton trépas, occupe-toi de ta tombe.

PYTHAGORE.

Quand Dieu eut créé l'amour il s'aperçut sans doute que l'homme et la femme une fois chassés du paradis auraient encore une part trop belle. aussi créa-t-il la jalousie, cette pâle hôtesse qui nous verse d'une main cruelle dans la coupe des passions le poison mortel des Indiens



I

Madame de Foy et C^{ie}



L nous faut maintenant retourner en arrière pour vous raconter le mariage d'Antonia.

Après avoir subi toutes les tortures de la maison de fous, elle était revenue vivre avec Violette. Grâce à la sollicitude de Violette, Antonia, calmée et adoucie, avait repris peu à peu sa pénétrante raison, car si jamais esprit fut lumineux, c'était bien celui-là ; mais rien n'est contagieux comme la folie. Peut-être que la raison serait contagieuse s'il y avait des

maisons de sages comme il y a des maisons de fous.

Quand Violette était partie pour Ems avec la chanoinesse, elle avait laissé Antonia chez elle, non sans quelque inquiétude, mais en la recommandant à Bérangère.

Or, que s'était-il passé ?

Parmi ses amies les libres-penseuses, la femme de Monjoyeux voyait madame Marquette, une des figures originales de ce temps-ci.

Madame Marquette avait plus de quarante ans, mais elle ne se résignait pas à être une femme mûre. Elle était presque la contemporaine de la mère de Bérangère, mais elle se croyait tout aussi jeune que la fille.

J'ai connu un horticulteur qui avait la coquetterie de son jardin, à ce point qu'il remettait le matin, à leur place sur l'espalier, toutes les pêches mûres qui étaient tombées la nuit.

Madame Marquette était une pêche mûre depuis longtemps tombée de l'espalier. Tous les matins elle faisait le travail de l'horticulteur : Elle se mettait sur la branche verte à côté des pêches qui n'étaient pas mûres.

Elle était capable de tout pour garder sa jeunesse et pour faire illusion aux autres comme à elle-même.

Elle ne permettait pas qu'on l'appelât par son nom de femme. « Ma chère, appelez-moi donc Virginie ! C'est plus doux et plus intime. »

Son mari, un préfet plus ou moins honoraire, avait été appelé, depuis un an, à « faire valoir ses droits à la retraite. » Ce que voyant, madame Marquette l'avait appelé elle-même à faire valoir ses droits — à la retraite.

Ce n'était plus qu'un mari honoraire. Il vivait à la campagne, dans une ancienne châtelainie en ruines, où il se consolait de ses déchéances au milieu de ses vaches et de ses cochons, après s'être abonné au *Rappel* et au *Réveil*, pour se convaincre qu'un gouvernement qui n'était plus défendu par lui, était un gouvernement hors la loi. Il croyait que sa femme n'était à Paris depuis sa déconfiture, que pour lui déterrer une sinécure. Déjà, en effet, elle lui avait écrit pour lui offrir le titre de membre du conseil d'administration d'une compagnie d'assurances contre la grêle. Il lui

avait spirituellement répondu qu'il était trop grêlé pour cela.

Quoique préfète pendant dix ans, madame Marquette née Parisienne, était restée Parisienne même au fond des provinces. Elle avait porté partout son amour du luxe et du tapage. Elle avait été aux quatre coins de la France, la femme du jour, l'esprit du jour, la mode du jour, d'ailleurs, femme aussi irréprochable dans les départements qu'elle était femme d'aventures à Paris, où elle passait toujours trois mois par an. C'était grâce à elle que son mari avait gravi toutes les phases de sa carrière, depuis qu'il avait été nommé conseiller de préfecture, jusqu'au jour où il avait ébaubi les populations d'une de nos plus grandes villes de France.

Madame Marquette ne se contentait pas de marier son cœur à chaque voyage à Paris : Elle aimait tant les mariages d'inclination, qu'elle faisait des mariages de raison tout autour d'elle. Dans son amour des aventures elle créait des aventures sur son chemin pour ses amis des deux sexes. Maintenant qu'elle avait quarante ans, elle était plus terrible que

jamais dans son ardeur à tout incendier. Il fallait qu'elle vécût au milieu des passions : les siennes et celles des autres.

Comme elle aimait la jeunesse, elle s'était liée bien vite avec Antonia, qui la charmait par l'imprévu de son esprit, par sa vaillance à tout dire, par l'éloquence de ses yeux noirs qui révélaiet son âme.

Quand elle apprit que Antonia avait hérité de la duchesse de Montefalcone de vingt-cinq mille francs de rente, elle pensa à la marier. Avec qui ? Elle n'avait qu'à se retourner. Plus d'un attendaient.

Marguerite de Bourgogne jetait ses amants dans la Seine, madame Marquette, beaucoup plus cruelle, jetait les siens dans le mariage.

Parmi ses amants les plus obstinés, était le baron Godefroy d'Yves, qui avait mangé ses quatre sous et qui spéculait sur son blason. Il avait tous les vices. Il était devenu avare après avoir été prodigue. Mais il jetait sur toutes ses misères, la désinvolture, la grâce, le dilettantisme d'un homme à la mode.

La pauvre Antonia, qui jusque-là n'avait

aimé que les femmes, s'était laissée prendre à cet homme comme l'oiseau à la vipère.

Elle qui n'avait ni nom ni famille, dans sa bonté, elle était reconnaissante au baron d'Yves de lui donner son nom.

Pour ce qui est de l'amour, elle ne le connaissait pas encore.

— Tu l'aimes donc ? lui avait dit Violette au château de Parisis.

— Oui, avait répondu Antonia, je l'aime comme tous ces messieurs qui venaient chez la duchesse. Le baron est tout aussi bien qu'eux. Il sera de vos amis comme le prince Rio et le duc d'Ayguevives.

Violette, dans sa douceur de roseau, ne s'opposait jamais à rien. Elle laissa donc faire, priant Dieu que Antonia fut heureuse.

Comme on le sait déjà, la marquise de La Chanterie ne resta avec Violette que deux jours à Parisis. Elle partit emmenant Antonia et promettant à sa chère Violette de mettre tout en œuvre pour savoir où était le duc de Parisis.

La chanoinesse ne se doutait pas qu'elle conduisait la pauvre Antonia au sacrifice.

Qu'avait-elle donc fait à Dieu, cette pauvre fille, pour qu'il la condamnât à tous les martyres ? Il faut bien qu'il y ait un paradis pour ces anges de vertu, de dévouement et de résignation, qui n'ont fait que le bien sur la terre et qui n'ont été payées que par le mal.

Ceux qui, jusqu'ici, ont suivi pas à pas cette charmante Italienne toute à son cœur, qui avait été l'adorable Cendrillon de Violette et de Bianca, ceux qui l'ont vue jouant du violon avec son frère, récitant le catéchisme au curé de Pernand, échappant, par son innocence même, aux vagues convoitises de Parisis, devenant la consolation de Violette, se constituant l'ange gardien de Bianca, se sacrifiant pour sauver la duchesse de Montefalcone, traversant tous les périls, passant par Saint-Lazare sans se souiller, laissant presque sa santé et un peu de sa raison dans une maison de fous, ceux-là liront sans ennui la fin de son histoire.